

HOMÉLIE 10

«Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient, en ce qui est selon le Seigneur. Maris, aimez vos femmes, et ne leur soyez point fâcheux. Enfants, obéissez en tout à vos pères et à vos mères; car cela est agréable au Seigneur. Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. Serviteurs, obéissez en tout à ceux qui sont vos maîtres selon la chair; ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et dans la crainte de Dieu. Faites de bon cœur tout ce que vous ferez, comme le faisant pour le Seigneur, et non pour les hommes; sachant que vous recevrez du Seigneur le salaire de l'héritage, car vous servez le Seigneur Jésus Christ. Celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice, car Dieu ne fait point acception de personnes. Maîtres, rendez à vos serviteurs ce que la justice et l'équité demandent de vous, sachant que vous avez aussi bien qu'eux un maître dans le ciel.»

1. Pourquoi l'Apôtre n'a-t-il pas donné ces préceptes en toute circonstance et dans toutes ses épîtres; les réservant, pour celles-ci et pour celles qui s'adressent aux Ephésiens, à Timothée et à Tite ? Peut-être y avait-il eu des discordes à Colosse, à Ephèse et en Crète; peut-être leurs habitants, irrépréhensibles à d'autres égards, n'étaient-ils pas en ceci à l'abri de tout reproche, et fallait-il les ramener au droit chemin. Ou plutôt, ce qu'il leur dit s'adresse à tous les fidèles. Cette épître a des traits de ressemblance frappants avec celle aux Ephésiens. Ailleurs, ces analogies n'existent pas : soit qu'il jugeât inutile d'écrire sur cette matière à des hommes vivant en paix, mais étrangers encore à de hautes vérités, dont il importait de les instruire; soit qu'il eût été superflu de les en entretenir, parce qu'ils avaient été déjà fortifiés contre ces tentations. Pour moi, je présume que l'Eglise était désormais affermie, et que ces exhortations sont le couronnement de l'œuvre apostolique. «Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il le faut, en ce qui est selon le Seigneur.» C'est-à-dire, soyez-leur soumises à cause de Dieu; ce n'est pas eux, c'est vous que cette soumission embellit. Il ne s'agit pas de sujétion d'esclave à maître, ni d'infériorité née de la nature, mais d'obéissance due à cause de Dieu. «Maris, aimez vos femmes, et ne leur soyez point fâcheux.» Voyez comme il établit la réciprocité des devoirs. Le respect et la charité sont le fondement de ceux de la femme, et le sont aussi de ceux du mari; car il pourrait se faire que celui qui aime causât du chagrin à la personne aimée. Voici le sens de ce précepte : Ne vous querellez point; rien n'est si fâcheux qu'une querelle entre mari et femme. Les discordes vraiment fâcheuses sont celles qui divisent des personnes qui s'aiment. Elles sont une cause de grande amertume, comme si le corps était en lutte avec un de ses membres. Le devoir du mari est d'aimer, celui de la femme d'être soumise; si chacun fait ce qu'il doit, l'équilibre ne saurait être rompu. La femme qui se sent aimée, devient aimable; et le mari, qui la voit soumise, devient affable à son tour. Et-remarquez qu'il est dans l'ordre naturel que le mari aime et que la femme soit soumise, quand celui qui commande aime celui qui obéit, tout est à sa place. La charité incombe moins à celui qui obéit qu'à celui qui commande : la vertu essentielle du premier est la soumission. Une femme est tout par la grâce, un homme par l'affection : il ne pourrait y avoir d'arrangement plus propice à l'amour. Maris, n'abusez point de la soumission de la femme pour être despotes; femmes, que l'affection de votre mari ne vous rende point hautaines. L'attachement du mari ne doit point enorgueillir l'épouse; l'obéissance de la femme ne doit point rendre l'époux exigeant. Dieu vous a soumis la femme, ô maris, pour que vous l'aimiez davantage; il vous a fait aimer, ô femmes, afin que le joug de l'obéissance vous soit plus léger. Vous, ne redoutez point cette soumission : il est si doux d'obéir à qui vous aime ! Et vous, maris, ne craignez point d'aimer votre femme, puisqu'elle vous est soumise. Là est le lien entre vous. La nature a donné au mari un empire nécessaire; qu'il accepte aussi le lien de l'amour : Dieu qui a fait la femme faible, veut qu'elle soit protégée.

«Enfants, obéissez en tout à vos parents; car cela est agréable au Seigneur.» Il répète le mot «Seigneur,» parce qu'il porte une loi d'obéissance, et qu'il a pour but de ployer les âmes, en montrant la récompense à gagner : «Car cela est agréable au Seigneur.» Voyez comme il veut que les motifs tirés de la nature ne soient jamais envisagés seuls, et que ce qui plait à Dieu soit toujours le premier mobile de nos actes, afin que nous en recueillions le fruit. «Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement.» Ici encore la soumission et l'amour concourent au même but. Il ne dit pas : Aimez vos enfants. La voix de la nature suffit pour imposer cette obligation. Mais il corrige ce qui a besoin de l'être : les

parents doivent élargir leur amour, les enfants avoir plus d'obéissance. Il ne fait nullement intervenir le nom du Seigneur, comme pour les devoirs précédents. Et pourquoi ? Ecoutez le prophète : «Dieu est plein de miséricorde pour ceux qui le craignent, comme un père pour ses enfants;» (Ps 12,13) et Jésus Christ lui-même : «Quel est l'homme parmi vous qui donne une pierre à son fils, lorsqu'il lui demande du pain ? ou, s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ?» (Mt 7,9-10) «Pères, n'irritez donc point vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement.» Il emploie le trait qu'il sait le plus propre à les stimuler; mais il cache la rigidité du précepte sous un ton de bienveillance, et ne fait pas intervenir le Seigneur; il aurait trop abattu les parents, il aurait déchiré leurs entrailles. «Ne les irritez point,» c'est-à-dire, ne les rendez pas opiniâtres; il y a des circonstances où vous devez leur céder. Il arrive ensuite au troisième précepte : «Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair.» Il y a pareillement ici un certain amour; mais il ne tient pas de la nature autant que ceux qui précèdent, il naît de l'habitude du commandement lui-même et des actes du subordonné. Le rôle de l'affection est moindre; celui de l'obéissance plus grand. L'Apôtre insiste donc sur l'obéissance, afin qu'elle procure aux serviteurs ce que d'autres obtiennent par les liens de la nature. Il ne s'adresse pas aux serviteurs dans le seul intérêt des maîtres, mais encore dans leur propre intérêt, afin qu'ils se fassent aimer. S'il ne le dit pas expressément, c'est de crainte de les rendre présomptueux. «Serviteurs, obéissez en tout à vos maîtres selon la chair.»

2. Voyez l'ordre dans lequel il place les noms, femmes, enfants, serviteurs, marquant ainsi les degrés de l'obéissance. Pour rendre la vérité moins amère aux serviteurs, il ajoute : «A vos maîtres selon la chair.» C'est dire : La meilleure partie de vous-mêmes, votre âme est libre; la servitude n'a qu'un temps. Assujettissez le corps, de peur que la nécessité ne rende plus dure votre servitude. «Ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes.» A cette servitude que vous impose la loi, donnez pour principe la crainte de Jésus Christ. Si, en l'absence du maître, vous agissez selon votre devoir et pour son honneur, vous le faites à cause de l'œil qui ne dort pas. «Lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes.» Cette conduite vous serait préjudiciable. Ecoutez le Roi-Propète : «Le Seigneur a dispersé les os de ceux qui plaisent aux hommes.» (Ps 52,6) Vous voyez comme l'Apôtre les ménage, comment il les dirige. Penser une chose et en faire une autre, paraître en présence du maître autre qu'on est en son absence, ce n'est pas de la simplicité, c'est de l'hypocrisie. Aussi ne dit-il pas seulement : «Dans la simplicité du cœur,» mais aussi : «Craignant Dieu.» Craindre Dieu, c'est s'abstenir de tout mal quand personne ne vous voit; si nous faisons le mal alors, nous ne craignons pas Dieu, nous craignons les hommes. Il veut qu'ils soient purs non seulement d'hypocrisie, mais encore de paresse. Il leur fait voir qu'ils sont libres, au lieu d'être serviteurs, lorsqu'ils n'ont pas besoin de la surveillance du maître. Les mots «de bon cœur» l'indiquent; ils signifient avec bonne volonté, non par une nécessité servile, mais librement et de plein gré. Et quelle est la récompense ? «Sachant que vous recevrez du Seigneur le salaire de l'héritage, car vous servez le Seigneur Jésus Christ.» C'est de lui que vous recevrez la récompense. Ce qui prouve bien que vous êtes des serviteurs de Dieu; car «celui qui agit injustement recevra la peine de son injustice.» C'est la confirmation de ce qui précède. Et, afin que les maîtres ne puissent voir une flatterie dans ces paroles : «Il recevra la peine de son injustice,» c'est-à-dire il sera puni, Paul ajoute : «Car Dieu ne fait point acception de personne.» (Rom 2,11) Ce ne sera pas un opprobre devant lui d'avoir été serviteur,

Il était nécessaire de proclamer cette vérité en présence des maîtres, comme il l'a proclamée dans l'Épître aux Ephésiens; mais, à mon sens, il fait allusion ici aux maîtres étrangers à la foi. Qu'arrivera-t-il, en effet, si le maître est infidèle et que vous soyez chrétien ? Dieu ne tiendra aucun compte des personnes, et ne verra que les actes. Vous devez donc servir ce maître avec bonne volonté et de bon cœur. «Maîtres, rendez à vos serviteurs ce que la justice et l'équité demandent de vous.» Que demande la justice ? que demande l'équité ? De faire qu'ayant le nécessaire, ils ne soient pas obligés d'avoir recours à autrui, et de rétribuer leur travail. Ne vous autorisez pas, pour les priver de leur salaire, de ce qu'ils doivent en recevoir un de Dieu. Ailleurs, s'adressant à des maîtres déjà familiers avec leurs devoirs, et qu'il veut amener à une douceur plus grande : «Ne traitez pas, dit-il, vos serviteurs avec menace;» (Ep 6,9) c'est dire : «La mesure dont vous aurez usée, on en usera avec vous.» (Mt 7,2) Il propose aux serviteurs cette vérité : «Dieu ne fait point acception de personnes;» mais c'est afin que les maîtres s'en fassent l'application. Dire à un homme ce qui concerne un autre, c'est bien moins reprendre ce dernier que celui qui est coupable. Vous serez égaux devant Dieu, veut-il dire; et il montre qu'ils ont une servitude commune : «Sachant que vous avez aussi bien qu'eux un Maître dans le ciel. Persévérez et veillez dans la

prière, l'accompagnant d'actions de grâces.» Comme la continuité de la prière amène souvent la lassitude, il leur recommande de veiller, c'est-à-dire d'être prudents et attentifs. Satan sait quel précieux secours nous puisons contre lui dans la prière; il le sait, et cherche d'autant plus à nous en détourner. Paul aussi sait combien est grand le nombre de ceux qui prient avec nonchalance, et il prescrit de persévérer, comme pour une entreprise ardue. «Veillez dans la prière, l'accompagnant d'actions de grâces;» envers Dieu, pour ses bienfaits visibles et invisibles, dont il nous a Comblés selon nos désirs ou malgré nous, pour le ciel et pour l'enfer, pour nos douleurs et pour nos joies. Ainsi prient les saints, bénissant la Providence pour les bienfaits communs à tous les hommes.

3. J'ai connu un saint homme qui priait de cette façon. Voici ses propres paroles : Seigneur, nous vous bénissons pour tous les bienfaits dont vous nous avez comblés depuis le premier jour jusqu'à celui-ci, quelque indignes que nous soyons; pour les choses que nous savons et pour celles que nous ne savons pas; pour celles qui sont visibles, et pour celles qui sont cachées, pour ce qui s'est accompli par action et pour ce qui l'a été par parole; pour ce qui s'est fait selon nos désirs et pour ce qui s'est fait contrairement à nos désirs; pour ce qui nous est arrivé sans que nous l'ayons mérité; pour nos afflictions, pour nos joies, pour le supplice divin de la Croix, pour le royaume des cieux. Nous vous prions de sanctifier nos âmes, de purifier nos consciences, de nous accorder une fin digne de vos miséricordes. Ô vous, qui nous avez aimés, jusqu'à donner pour nous le sang de votre Fils unique, daignez nous rendre dignes de tant d'amour. Jésus, Fils unique du Père, faites que votre sagesse et que votre crainte inspirent toutes nos paroles; communiquez votre force à nos âmes, Dieu bon, qui avez donné votre Fils unique pour nous racheter, et qui avez envoyé votre Esprit saint pour la rémission de nos péchés, si nous avons commis quelque faute volontaire ou involontaire, pardonnez-nous, ne nous condamnez pas. Souvenez-vous de tous ceux qui invoquent votre nom dans la vérité; souvenez-vous de vos ennemis, car nous sommes tous des hommes. Il ajoutait ensuite la prière ordinaire des fidèles, comme une conclusion, comme un lien entre tous, et s'arrêtait là. Dieu nous a fait beaucoup de grâces, même malgré nous; il nous en a fait davantage et de bien plus grandes à notre insu. Lorsque nous lui demandons ce qui nous est nuisible, il fait l'opposé, montrant par là qu'il veut notre bien malgré nous-mêmes.

«Priez pour nous,» voyez l'humilité de l'Apôtre qui pense à lui le dernier, «afin que Dieu nous ouvre une porte pour prêcher sa parole et pour annoncer le mystère de Jésus Christ.» Une porte, dit-il, c'est-à-dire la liberté de prêcher. Merveille, un si grand athlète ne dit pas : Afin que je sois délivré de mes fers; mais, pendant qu'il gémit dans un cachot, il prie les fidèles de demander à Dieu que la porte de la prédication, c'est-à-dire la liberté de prêcher la parole divine s'ouvre pour lui. Quelle autorité naît de ces deux admirables choses : la qualité de la personne et la grandeur de l'objet ! «Le mystère de Jésus Christ.» Il montre que rien n'égale son désir de l'annoncer. «Pour lequel je suis moi-même dans les chaînes, afin que je le découvre aux hommes comme il convient de le découvrir.» C'est-à-dire avec une grande liberté et sans réticences. Vous le voyez : loin que l'ombre du cachot puisse le cacher, elle sert à le mettre en lumière. «Avec une grande liberté,» dit-il. Eh quoi ! grand Apôtre, vous êtes enchaîné, et vous consolez les autres ? Assurément, répond-il, et les chaînes me donnent une plus grande liberté de parole. Mais j'invoque, le secours de Dieu; car le divin Maître a dit : «Quand ils vous feront comparaître, ne vous inquiétez pas comment vous parlerez, ni de ce que vous direz.» (Mt 10,19) Voyez comme il dit métaphoriquement : «Afin que Dieu nous ouvre une porte pour prêcher.» Quelle modestie, quelle humilité, alors qu'il est dans les fers pour la foi ! Il ne s'exprime pas ainsi : Me rende éloquent pour que je puisse toucher les cœurs; mais il dit : Pour parler avec l'assurance qu'il convient. Il a la modestie de se montrer désireux d'une qualité qu'il possède.

Il a déjà fait voir pourquoi Jésus Christ n'était pas d'abord venu, lorsqu'il a, dans cette épître appelé les choses anciennes une ombre, «et Jésus Christ le corps.» (Col 2,17) Ils devaient donc s'accoutumer à l'ombre. En même temps il donne une grande preuve de l'affection qu'il leur porte : «Afin, dit-il, que vous m'entendiez, moi qui suis dans les fers.» Il parle de nouveau de ses chaînes; et cela me ravit, mon cœur en est touché, j'éprouve un vif plaisir à voir Paul enchaîné écrire, prêcher, baptiser et catéchiser. De toutes les Eglises de l'univers on en référait à Paul enchaîné, et Paul enchaîné édifiait l'univers. Il était alors plus libre que jamais. Il le déclare lui-même : «Plusieurs de nos frères en notre Seigneur, encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis à prêcher la parole de Dieu sans aucune crainte.» (Phil 1,14) Il renouvelle ailleurs ce témoignage : «Lorsque je suis faible, alors je suis fort.» (II Cor 12,10) C'est pourquoi il disait encore : «La parole de Dieu n'est point enchaînée.» (II Tim 2,9) Il avait pour compagnons de captivité des malfaiteurs et des

homicides, lui, le docteur de l'univers; lui qui fut ravi au troisième ciel et qui entendit des paroles mystérieuses et ineffables, il était dans les fers. Mais alors sa marche n'en était que plus rapide. Lui qui était enchaîné, il était libre; et celui qui le retenait dans les fers était enchaîné : ce que Paul désirait faire, il le faisait; son persécuteur, au contraire, ne pouvait l'empêcher et n'atteignait donc pas son but. Que fais-tu, insensé ? Crois-tu qu'il s'agit ici d'un coureur humain ? combat-il dans un stade terrestre ? Il est citoyen du ciel : un coureur céleste ne saurait être retenu par de terrestres liens. Vois-tu le soleil ? jette des chaînes sur ses rayons pour enchaîner son cours : tu ne le pourras pas. Et Paul non plus, tu ne saurais l'enchaîner; tu arrêteras plutôt le soleil, que les soins de la providence de Dieu défendent moins qu'ils ne protègent l'Apôtre, chargé, lui aussi, d'être le flambeau du monde, et de lui apporter la lumière de la vérité, Où sont-ils, ceux qui ne veulent rien souffrir pour Jésus Christ ? Que dis-je, souffrir ? ils lui préfèrent de viles richesses. Paul aussi enchaînait d'abord les serviteurs de Jésus Christ et les jetait dans les prisons; mais lorsqu'il le fut devenu lui-même, il se glorifiait de ses souffrances, et non de ses actes. Tel est le miracle de l'apostolat : ce ne sont pas les persécuteurs, ce sont les persécutés qui l'encouragent et l'accroissent : Où trouver des combats de ce genre ? Celui qu'on persécute a la victoire, et celui qui persécute est vaincu. La persécution fit les éclatants succès de l'Apôtre : ses chaînes furent la cause que ses enseignements se répandirent au loin. Je ne rougis pas de les porter, dit-il; j'en suis glorieux, au contraire, moi qui annonce le divin Crucifié. Et voyez; l'univers entier abandonne ceux qui sont libres pour aller à ceux qui sont dans les fers; il est tout aversion pour ceux qui enchaînent, tout amour pour ceux qui sont chargés de liens; il abhorre ceux qui ont crucifié, et il adore le Crucifié.

4. Il est admirable que des ignorants et des pêcheurs soient devenus apôtres; il est plus admirable encore que les obstacles naturels n'aient pas été pour eux des obstacles, et qu'ils aient servi plutôt à multiplier leurs succès. Leur inexpérience, loin de nuire aux progrès de la prédication, les rendit plus éclatants. Ecoutez Luc : «Et sachant qu'ils étaient des hommes sans lettres et ignorants, tous s'étonnaient.» (Ac 4,13) Non seulement ils n'étaient pas empêchés par les persécutions, mais ils inspiraient une confiance plus grande. Les disciples se reposaient moins sur Paul en liberté, que sur Paul dans les fers. «Ils sont, dit-il, devenus plus hardis à prêcher la parole de Dieu sans aucune crainte.» (Phil 1,14) Où sont-ils ceux qui prétendent que l'apostolat n'est pas une mission divine ? Leur ignorance ne suffisait peut-être pas pour leur faire craindre d'être jugés défavorablement ? Leur fallait-il aussi les épreuves de la persécution ? En effet, les âmes vulgaires sont en proie à ces deux maladies, la présomption et la lâcheté. Puisque leur ignorance n'avait pas suffi à les faire rougir d'eux-mêmes, les dangers du moins devaient leur inspirer l'effroi. – Mais ils faisaient des miracles, nous objectera-t-on. – Vous croyez donc qu'ils faisaient des miracles ? Eh bien ! j'admets qu'ils n'en faisaient pas n'est-ce pas le plus grand de tous les miracles d'avoir converti le monde, comme ils l'ont fait, sans opérer de miracles ?

Mais, dira-t-on encore, chez les Grecs, Socrate fut aussi jeté dans les fers. – Quoi donc ? ses disciples ne s'enfuirent-ils pas à Mégare ? Ils firent plus : ils ne crurent pas à ce qu'il leur disait de l'immortalité de l'âme. Ici, au contraire, Paul inspire plus de confiance à ses disciples, parce qu'il est enchaîné; et c'est avec raison, puisqu'ils voyaient que les liens n'étaient pas un obstacle à ses prédications. Pouvait-on lier sa langue ? Or, c'est par elle qu'il parcourait le monde. Vous n'empêcherez pas un coureur de courir, à moins d'attacher ses pieds : de même vous n'empêcherez un apôtre de parcourir le monde qu'en liant sa langue. Si vous ceignez les reins d'un coureur, sa course n'en deviendra que plus rapide et plus facile : de même l'apôtre dans les fers prêche davantage et plus librement, et sa parole inspire plus de confiance. Le captif s'effraie parce qu'il sent le poids de ses fers; mais comment celui qui méprise la mort se croirait-il enchaîné ? L'ombre seule de Paul était prisonnière, puisque sa parole se répandait avec plus de facilité. Oui, la persécution luttait contre une ombre : elle grandissait l'Apôtre dans les regrets des fidèles et dans le respect même de ses ennemis. Il pouvait montrer le prix de son courage, ses chaînes. Son front n'a pas à rougir : il rayonne d'un éclat nouveau sous la couronne de la victoire, et cette couronne, ce sont les liens dont on l'a chargé. En quoi pouvait-il craindre les chaînes, lui qui avait brisé les portes de diamant de la mort ?

Et quelle émulation, mes frères, ces chaînes ne doivent-elles pas nous donner ! Femmes, vous toutes qui vous parez de bijoux d'or, ambitionnez plutôt les fers de Paul. Ces colliers brillent moins autour de vos cous, que ne brillait sur son âme la parure de ses liens de fer. Si quelqu'un désire cette parure, qu'il ait les autres en aversion. Qu'y a-t-il de commun entre la lâcheté et la grandeur d'âme, entre les vains ornements du corps et les ornements de

la sagesse ? Les anges révèrent les chaînes de Paul et méprisent vos parures; celles-là nous enlèvent de la terre au ciel, celles-ci nous font descendre du ciel sur la terre. En réalité celles-ci, et non les premières, sont des chaînes; celles-ci sont un poids pour l'âme comme pour le corps, et les premières sont un ornement pour le corps comme pour l'âme. Voulez-vous voir comment elles sont un ornement ? Considérez qui, de vous ou de Paul, s'attache un plus grand nombre de spectateurs. Et que parlé-je de vous ? L'impératrice elle-même, toute couverte d'or, captive moins ceux qui la voient. S'il avait pu arriver que Paul enchaîné entrât dans une église en même temps que l'impératrice, tous auraient détourné d'elle leurs regards pour les porter sur lui; et certes ils auraient eu bien raison. Un homme supérieur à la nature humaine, qui n'a rien de l'homme, qui est un ange sur la terre, mérite bien plus l'admiration qu'une femme en ses plus riches atours. Celle-ci, vous la rencontrez sans peine et dans les théâtres, et dans les fêtes, et dans les thermes, et dans bien d'autres lieux, et partout; mais un homme chargé de chaînes et qui estime porter la plus précieuse des parures, et qui ne faiblit pas sous les fers, celui qui le voit ne peut croire assister à un spectacle terrestre : c'est un spectacle digne du ciel. La personne qui s'attache aux parures mondaines regarde autour d'elle qui la voit ou qui ne la voit point : elle est pleine des fumées de l'orgueil, rongée par les soucis; elle gémit dans les liens de mille souffrances morales. Au contraire, celui qui porte les mêmes liens que l'Apôtre est exempt de tout orgueil : son âme tressaille d'allégresse, et, libre de toute inquiétude, regarde le ciel. Si le choix m'était donné, que préférerais-je, ou voir Paul avançant la tête hors du ciel pour prêcher, ou l'avançant hors de sa prison ? J'aimerais mieux le voir avançant la tête hors de sa prison; car, lorsqu'il est captif, les anges eux-mêmes descendent du ciel pour l'entendre. Les liens de Paul maintiennent le faisceau de l'apostolat, sa chaîne en assure la base. Désirons donc ardemment cette chaîne.

5. Comment atteindre ce but ? En foulant aux pieds, en réduisant en poudre les mondaines parures. Elles ne nous servent à rien, ou plutôt elles sont des instruments de perte. Elles nous feront paraître là-haut chargés de lourdes chaînes, tandis que celles de Paul nous auraient délivrés de ses entraves. La femme qui reste ici-bas attachée à ces vanités, aura là-haut les mains et les pieds liés par des chaînes éternellement indissolubles; celle qui aura porté en ce monde les liens de Paul, les verra se changer au ciel en une immortelle parure. Affranchissez-vous vous-même de vos entraves terrestres, et en même temps affranchissez le pauvre de ses besoins. – Quelles sont, demanderez-vous, ces chaînes du péché ? Comment se forgent-elles ? – Quand vous faites ostentation de vos richesses, pendant que votre frère se meurt de besoin, quand vous entassez tant d'or en vue d'une vaine gloire, pendant que votre frère n'a pas de quoi se nourrir : ne forgez-vous point une chaîne de péchés ? Parez-vous de Jésus Christ, au lieu de vous parer d'or : là où est Mammon n'est pas le Christ, et là où est le Christ n'est pas Mammon. Ne voulez-vous donc point vous parer du Roi, de l'univers ? Si l'on vous offrait la pourpre et le diadème, ne les prendriez-vous point plutôt que l'or ? Et moi, je ne vous offre pas un vêtement royal, je vous offre votre Roi lui-même pour en faire votre vêtement. – Mais comment peut-on se parer du Christ ? – Paul va nous l'apprendre : «Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous êtes revêtus du Christ.» (Gal 3,27) Ecoutez ensuite le conseil de l'Apôtre : «Ne cherchez point à contenter les désirs de la chair.» (Rom 13,14) Ainsi quiconque ne cherche point à contenter les désirs de la chair est revêtu du Christ. Si vous êtes revêtue de Jésus Christ, les démons eux-mêmes vous redoutent, si vous êtes parée d'or, vous êtes un objet de risée même pour les hommes : si vous êtes revêtue de Jésus Christ, les hommes mêmes vous respectent. Voulez-vous paraître belle et parée ? qu'il vous suffise des attraits que vous a donnés le Créateur. Pourquoi vous chargez-vous d'or, comme pour corriger l'œuvre de Dieu ? Voulez-vous être parée ? revêtez-vous d'aumônes, revêtez-vous de bienveillance, revêtez-vous de modestie et de réserve; éloignez toute vanité. Ces vertus sont plus précieuses que l'or : elles rendent plus belle la femme qui a la beauté; elles donnent même la beauté à celle qui ne l'a pas. Quand une personne unit la grâce à la bienveillance, elle gagne notre sympathie; mais, fût-elle belle, si elle est pervertie, nous ne saurions l'appeler belle : notre esprit fâcheusement impressionné ne saurait porter un jugement favorable. La femme de Putiphar avait sa parure et Joseph avait la sienne : qui avait le plus de beauté ? Je ne parle pas ici du temps où elle était dans son palais, pendant qu'il était dans sa prison. Joseph était nu, mais il était vêtu de réserve et de continence; l'Egyptienne était parée, mais elle était plus repoussante qu'à l'état de nudité, parce qu'elle s'était dépouillée de toute réserve.

Oui, femmes, quand vous vous parez follement, vous êtes plus indécentes que si vous rejetiez tout vêtement : vous vous êtes dépouillées de toute modestie. Eve était nue d'abord, et, quand elle eut un vêtement, elle eut bien moins d'attraits : nue, elle était parée; quand elle

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

fut couverte du vêtement du péché, elle en eut aussi la laideur. Et vous de même, sous vos mondaines parures, vous avez bien moins d'attraits. L'excès du luxe ne fait pas ressortir votre beauté, et il peut se faire qu'il vous rende plus immodestes que si vous étiez sans vêtement. Voici pourquoi : n'y aurait-il pas de l'indécence à vous habiller comme un joueur de flûte ou comme un danseur ? – Mais, direz-vous, il n'est question pour nous que de parures d'or. – Et voilà précisément où est le mal. Cet appareil ne convient qu'aux acteurs, aux histrions, aux mimes, aux danseurs, aux bestiaires : la femme fidèle reçoit de Dieu son plus beau vêtement, le Fils unique lui-même de Dieu. «Vous tous, qui avez été baptisés en Jésus Christ, vous avez été revêtus de Jésus Christ.» (Gal 3,27) Est-ce que, si l'on vous donnait un vêtement royal et que vous revêtiez le manteau d'un vil mercenaire, votre conduite dégradante ne serait-elle pas elle-même votre châtiment ? Lors donc que vous êtes revêtue du Seigneur du ciel et des anges, pourquoi tournez-vous vos regards vers la terre ? J'ai voulu montrer seulement quel grand mal est en soi le culte exagéré de la parure, quand bien même il ne serait pas la source d'autres maux, comme de la vaine gloire et de l'orgueil, quand même il serait possible de s'y adonner sans danger. Mais il est la source de bien d'autres maux : des jugements téméraires, des dépenses inutiles, des médisances, des occasions de cupidité. Pourquoi vous parez-vous ? Est-ce pour plaire à votre mari ? Ne vous parez donc que dans votre demeure. Mais c'est le contraire que vous faites. Si vous voulez plaire à vos maris, ne cherchez point à plaire au dehors, puisque, si vous plaisez à d'autres, vous ne pouvez plaire à vos maris. Vous devriez donc déposer toute parure, lorsque vous allez en public ou que vous venez à l'église. Vous ne devez point chercher à captiver vos maris par les séductions de la courtisane, mais plutôt par les qualités de l'honnête femme. Et en effet, en quoi la mère de famille diffère-t-elle de la courtisane ? En ce que celle-ci n'a qu'une préoccupation, celle d'attirer à elle par les seuls artifices d'une beauté toute extérieure; l'honnête femme se tient cachée, est l'âme de la maison, vit en parfaite union de cœur et de biens avec ses enfants et tous les membres de la famille. Avez-vous une jeune fille ? veillez à ce que l'amour du luxe ne devienne pas un danger pour elle. Les mœurs sont le fruit de l'éducation, et les jeunes filles suivent les exemples de leurs mères. Soyez pour la vôtre un modèle de modestie et de réserve; ces vertus sont votre vraie parure, et vous ne devez pas en connaître d'autre. Oui, la vertu est votre unique parure : hors de là tout vous dépare, au lieu de vous embellir.

J'en ai dit assez. Que Dieu, qui a créé le monde et qui nous a donné la beauté de l'âme, nous donne aussi l'ornement de sa gloire. Et tous, rayonnant de l'éclat de nos bonnes œuvres, nous vivrons pour sa gloire et nous coopérerons à la gloire du Père, et du Fils, et du saint Esprit.